

*A Frantz, à son comportement exemplaire depuis sa sortie de prison,
A l'humanité qu'il a su retrouver en lui,
A son fils.*

A Pierre, à Luis, à Danielle, sans lesquels cette réinsertion serait restée impossible.

Ces barreaux qui nous séparent

1. Dans la peau d'un visiteur de prison

Comme toute chose qui se répète, le bruit mécanique d'une porte de prison qui s'ouvre, referme imperceptiblement quelque chose sur soi, même lorsque par chance, on entre librement en prison. Toute rencontre avec la détention n'est au commencement, qu'une longue enfilade de couloirs et de portes qui s'ouvrent, se referment sur soi, en permanence. Imperceptiblement, le CLANG machinal des portes en fer mat, accroche dans le dos de celui qui entre une longue chaîne invisible qui, là-bas, rattache à la vie. Sauf que la vie carcérale, au contraire de la vraie vie, est tout uniforme. Tout devient lent là-bas, dans un temps ralenti et toujours identique. Tout devient plat là-bas, dans cet espace fermé où chaque coin est un angle droit. Entrer en prison c'est avant toute chose, se séparer de l'intimité et de la diversité propre au temps et à l'espace. C'est faire l'expérience unique dans une vie, de la mort du temps, de la fin de l'espace et de la perte de soi dans la froide gestion du contrôle des êtres. En espérant seulement que ce verrouillage des sens, ne rajoute rien à la pathologie des détenus les plus faibles !

On n'entre pas dans l'univers pénitentiaire, c'est lui qui s'installe et prend place à l'intérieur de chacun. Sa logique s'insinue et vous empoigne partout, silencieusement et sans violence. L'infiltration commence visuellement dès le parking, sous le drapeau hissé trop haut de la République Française. Pour les prisons récentes le mur d'enceinte est un blockhaus avec ses grillages, mais repeint en crépis de couleur sable. Une vitre blindée et ébréchée par quelque coup de poing suicidaire, renvoie la couleur du ciel, ses nuages qui passent, et laisse transparaître, loin derrière, quelques silhouettes flottantes très peu distinguables. Il faut parler alors à une vitre équipée d'un microphone nasillard qui annonce la méthodologie à suivre ; papiers, convocation, très souvent répéter son nom qui une fois sur deux n'est pas correctement écrit sur la liste d'entrée du jour. On dépose alors dans une trappe pivotante, au métal déjà usé par toutes sortes de mains que malgré soi on imagine forcément moites, les papiers faisant foi. Puis, il faut attendre la vérification par des uniformes s'affairant autour du tableau de bord qui gère le système « Antigone » - folle ironie tout droit sortie d'un cerveau méchant ou inculte - lequel trace informatiquement chaque allée et venue dans tous les bâtiments. A l'intérieur de la cabine d'accueil, une batterie d'écrans de contrôle montre en abîme des caméras se filmer entre elles pour saisir, à l'angle prêt, la silhouette du visiteur

suspendu à une incalculable attente. Un processus inconnu s'engage alors. Puis le mécanisme de la porte se déclenche bruyamment enfin, sur un sas de transition dont l'essentiel de l'espace est occupé par un détecteur de métaux que parfois le surveillant s'amuse à régler sur la sensibilité maximale : commence alors un lent et humiliant déshabillage pour débusquer la pièce de métal fautive. Le bizutage s'arrête enfin lorsqu'on découvre, à moitié déloqué, que c'étaient les chaussures qui sonnaient du fait d'une languette de soutien en métal, à l'intérieur de la semelle... Un classique du rire en prison.

A l'uniforme des portes et des murs, s'ajoute celui des sols en ciment, recouverts de cette peinture épaisse, facile à nettoyer, caractéristique des sites industriels où des liquides dangereux peuvent toujours se répandre. Pour être complet il faut rajouter à l'uniforme des crépis renvoyant toujours les mêmes sons, l'uniforme industriel des odeurs de détergents, mêlé à celui des odeurs industrielles de plats de cantines à réchauffer, parmi les odeurs vides et chaudes de la paperasse administrative. Un peu partout les mêmes crachotements électroniques des talkies-walkies des surveillants finissent de standardiser l'espace par le son. Atteints par cette atrophisation du goût et de la sensibilité dans un espace strictement périmétré, certains avoueront retrouver des sensations comparables à leur tout premier jour d'école maternelle : castration ombilicale avec l'univers familial, dépersonnalisation du moi dont le nom n'a plus de sens, immersion dans un monde de relations froidement neutralisées par l'effet de groupe et la gestion du temps, bruits anonymes en échos, cris d'inconnus, etc... D'autres retrouvent dans l'univers carcéral quelque chose de l'hôpital, les mêmes crépis sans doute, les lumières au néon sûrement, l'activisme d'une organisation administrative affairée à sa propre logique autour de corps en crise, assurément.

La prison, la justice, l'école, l'hôpital, quatre espaces sociaux en charge de ce qu'il y a de plus sensible dans l'humain : le devenir personnel, le temps propre à chacun, la vie singulière mais ici enserrée dans un espace unique, condition de tout ordre, qu'il soit moral, mental ou physiologique. **Comme si soigner l'âme, le corps ou les mœurs ne pouvait qu'obligatoirement passer par la neutralisation de la sensibilité individuelle, dont l'uniformisation serait le signe de bonne santé.**

Lorsque le CLANG machinal des portes en fer se referme dans le dos de tous ceux qui entrent en détention, s'ouvre alors en même temps, une plaie qu'il s'agit de cicatriser au plus tôt pour y survivre, qu'on soit détenu, ou simple « visiteur » de passage, on est marqué ;

- « Que suis-je en train de devenir, moi qu'on enferme dans cet espace/temps mort ? »
- « Qui suis-je moi qui librement vient visiter des hommes ainsi condamnés ? ».

Perplexité normale.

Là-bas la sécurité a ses raisons que le plus simple contact humain ignore. S'ouvrir au monde pénitentiaire, pour un visiteur extérieur, c'est rencontrer un espace et un temps qui ne laissent prise à aucune rencontre. On y côtoie des fonctions, on y perçoit une logique, on glisse dans un ensemble de processus qui s'enchaînent les uns aux autres et prennent en charge toute possibilité d'existence à l'intérieur. Au cœur de cet ordre pensé au millimètre près, grouille le chaos humain des détenus. La diversité des cultures et des drames y cohabite tant bien que mal, parfaitement encadrée dans cet espace vidé de toute sensibilité, et d'autant plus anéanti, que le temps y est lui-même sans espace digne de ce nom, raison pour laquelle il dure bien plus longtemps que n'importe où ailleurs. Là-bas tout est compté, donc rien ne passe. Le hasard y est une variable très surveillée. Comme rien n'y est normalement imprévu, rien d'humain non plus ne s'y passe, sinon la violence des rapports forcés. Jusqu'à la simple poignée de main, elle-même parfaitement codifiée ; jamais entre le personnel et les détenus. Toucher la main d'un détenu ce serait entrer dans le vice et se laisser contaminer. Tout détenu jouit donc secrètement de parvenir à serrer une main non détenue elle-même (celle du médecin, de l'avocat ou du visiteur) : ce simple contact, innocent ailleurs, est là-bas

l'occasion de retrouver quand même un peu du libre et fécond entrelacement de l'espace et du temps, c'est retrouver un atome de la vie antérieure, avant la coupure judiciaire. En attendant, le sommeil lui-même n'appartient plus au détenu réduit dans chaque moment de sa vie à son numéro d'écrou : on appelle ce carcan carcéral, un lieu de réinsertion.

*Le régime d'exécution de la peine de privation de liberté concilie la protection de la société, la sanction du condamné et les intérêts de la victime avec la nécessité de préparer l'insertion ou la **réinsertion** de la personne détenue afin de lui permettre de mener une vie responsable et de prévenir la commission de nouvelles infractions.*

Loi pénitentiaire du 24 novembre 2009 - article 1

Et puis un jour arriva ce qui devait m'arriver... .

J'ai... rêvé que j'entrais à mon tour en prison, mais par condamnation.

Immédiatement, devant la porte d'entrée, le rapport espace/temps s'inversait dans mon rêve. Un bloc de temps posé devant moi surplombait et écrasait mon présent, et TOUT l'espace était derrière moi, inaccessible.... j'étais coincé entre un temps infini devant moi, et un espace vide ou perdu derrière moi...

Ce qui me terrorisait dans mon rêve c'était d'avoir perdu cette possibilité de l'espace devant moi, remplacé par ce bloc incompressible et écrasant de temps DEVANT MOI, maintenant, sur lequel je ne pouvais plus agir car il ne m'appartenait plus, et se passerait sans moi. Ce n'était plus un temps humain c'était devenu un temps bureaucratique, lointain, paperassier, décourageant. Je me rendais compte pour la première fois comment j'avais eu jusque là l'habitude de trouver normal d'agir sur l'espace, quitte à oublier le temps. Mais là, au moment d'entrer en prison, je n'avais pour la première fois de ma vie que du temps en face de moi, un bloc de temps immensément inutile, et l'espace n'existait plus que sous la forme d'un lointain souvenir, il s'était volatilisé, contracté, remplacé par du temps mort car séparé de l'espace, et dont je ne pouvais plus rien faire humainement...